

# Alougbine Dine

Il y a un proverbe goun qui dit que lorsque le Peul tient son bâton, la partie arrière est beaucoup plus longue que la partie avant. Et un autre proverbe fon renchérit en disant que c'est au bout de la vieille corde qu'on tresse la nouvelle ; chez mon père, qui est Yorouba, on dit que « le proverbe est le cheval de la parole : lorsque la parole se perd, c'est avec le proverbe qu'on la retrouve ». C'est pourquoi je vais parler de mon répertoire en allant beaucoup plus en arrière, en ayant recours à mon enfance. Car c'est quand j'étais enfant que j'ai commencé à dire des contes, à l'école, sous forme de théâtre ambulants. Notre école était très grande et s'appelait encore en 1956 « l'école des fils de chefs », (après les indépendances elle est devenue l'école laïque), puis ensuite école urbaine centre de Porto-Novo.

À l'époque il y avait des petits bouquins qu'on nous ramenait de France et on les retrouvait à l'inspection primaire, et ces bouquins-là, je suis sûr que des gens de ma génération les ont lus à l'école ici aussi. Dans la cour de récréation, on faisait du théâtre, on disait des contes et, au-delà des contes, on disait des petits récits qu'on avait lus dans les livres que nous donnait l'inspecteur primaire. On jouait des petites saynètes qui étaient aussi dans ces livres-là. Ces saynètes n'étaient pas de notre culture, on n'y comprenait même rien, on parlait de la neige et on ne savait pas ce que c'était. Et ça me rappelle une petite chose : on apprenait tout sans savoir ce que ça voulait dire, et il m'a fallu longtemps pour décoder une chanson. Je vais vous dire cette chanson telle que je la disais, et je vais vous dire les vraies paroles de cette chanson après. On marquait le pas à l'époque :



Statuette Yorouba. in *L'Afrique de l'Ouest*, Nathan

*Varadibon fomazoré dipays pays décéri qui  
ravai  
cériquiravai é di mon virazé, a mada vara-  
dibon fomazé  
et c'est la reprise qui était la plus importante  
varadibon fomazoré*

Et maintenant que je suis devenu grand, un jour dans mon lit, je me suis dit « mais au fait quelles sont les paroles vraies de cette chanson ? ».

Et les paroles vraies de cette chanson c'est « voilà du bon fromage au lait, il est du pays de celui qui l'a fait. Sais-tu le pays de celui qui l'a fait ? Celui qui l'a fait est de mon village. Ha ! Madame, voilà du bon fromage au lait ».

Vous voyez bien quel écart il y a entre ce que l'on disait, chantait et ce qui est réel. Voilà

un peu ce que nous avons été à l'école, voilà comment je faisais mon petit théâtre, comment on racontait des histoires, des contes venus d'un endroit qu'on n'a jamais connu, des récits dont on ne cernait pas du tout les contours. Mais à côté de ça on disait nos contes traditionnels, qui, je vous l'avoue, à l'époque, n'étaient pas aussi prisés que ceux qu'on lisait dans les livres.

Ça, c'était dans les années 60, mais pendant les années 70 j'ai commencé à faire du théâtre. Et puis les contes ont pris une autre envergure, on faisait des contes pour Noël, donc on disait des contes à ces occasions-là et des petits récits que nos maîtres écrivaient aussi parfois. Après, pendant les années 80, ça a évolué un peu et les récits étaient beaucoup plus écoutés, parce qu'on était un peu plus mûrs qu'avant. Maintenant les récits sont beaucoup plus théâtralisés parce qu'on a pris du style griotique des Yorouba : je suis Yorouba et c'est avec ce style, cette façon, cette technique de prise de parole, cette manière de chanter, de dire les textes qu'on a commencé maintenant à dire nos récits. Et pour les contes évidemment, on trouvait une meilleure manière de les dire, qui dépasse ce que nos mères et nos vieux nous disaient les soirs au clair de lune. Et dans cette même optique on a commencé - parce qu'il y a eu une vague d'auteurs qui se sont mis à écrire des nouvelles - à dire des nouvelles. On choisissait les nouvelles les plus intéressantes, les plus courtes et on les disait à l'occasion de soirées de contes ou de récits.

La période la plus importante de mon parcours en matière de récits et de contes est celle pendant laquelle je me suis expatrié. J'ai quitté le Bénin pour aller vivre au Gabon où j'ai enseigné dans une école d'Art qui s'appelle École Nationale d'Art et Manufacture de Libreville. Et c'est là, avec mes élèves, que j'ai beaucoup expérimenté l'art du récit, le conte proprement dit et les nouvelles théâtralisées.

Là j'ai pu faire le lien, et dans un seul spectacle de contes que j'ai intitulé à l'époque « Veillée de contes », j'ai marié le style griotique de l'Afrique de l'Ouest, singulièrement celui des Yorouba et le Mwet qui est aussi un style griotique en Afrique centrale, pour créer un spectacle commandé par un organisme dans notre région d'Afrique centrale qui s'occupe de l'environnement. Ce spectacle était joué dans toutes les zones de forêts d'Afrique centrale pour aider les animaux à vivre plus longtemps.

Aujourd'hui j'ai une structure qui s'appelle « Atelier Nomade » et je fais des créations, des formations théâtrales à travers l'Afrique. L'Union européenne a financé une formation de théâtre de rue. Et pour moi, le théâtre de rue renferme tout ça : la musique, la danse, le théâtre total. C'est ainsi que dans cette formation, j'ai donné beaucoup plus de place au conte et au récit. Avec des stagiaires venus de toutes les capitales de l'Afrique centrale à Libreville, dans mon atelier, on a travaillé sur les contes et les récits : on se déplaçait tout déguisés, on arrivait dans un quartier, on faisait le feu, les gens nous entouraient, et on disait des contes. Et ça c'est révélé beaucoup plus intéressant que les podiums roulants qu'on traînait pour faire des sketches, pour dire des récits sur des places publiques, parce que ça aussi on l'avait fait. Mais les contes, le soir, étaient beaucoup plus bénéfiques à mon avis, c'est ce qu'on a retenu de plus beau pour cette formation. Non seulement on jouait dans les rues mais on entrait dans les maisons. Nous sommes allés aussi dans une prison à Libreville et dans les hôpitaux, dans la cour, où des malades sortaient : pour ceux qui ne pouvaient sortir on est allé à leur chevet, on s'est dit que chacun allait voir un malade, et chacun lui a raconté une petite histoire, un conte ou un récit.

À cette occasion, j'avais regroupé, avant que les stagiaires n'arrivent à Libreville, beau-

coup de journaux dans lesquels il y avait des faits divers très intéressants. En allant dire les contes ou faire des sketches sur les podiums de plein air, on sortait ces journaux et on lisait des faits divers. Donc c'est comme ça que j'ai pu associer les faits divers aux contes, aux récits et aux nouvelles. Les pièces de théâtre qu'écrivent les Africains aujourd'hui, à mon avis, ne sont pas représentatives de notre époque, il y en a peu de bonnes. C'est pourquoi je me suis mis à travailler des nouvelles et à en adapter à la scène. C'est comme ça que je suis tombé amoureux des nouvelles. Ma dernière expérience en date concerne des récits qui sont tirés de la géomancie. La géomancie c'est le Fa, et je vais vous lire un petit texte sur le Fa :

Fa est ce qui est devant nous et que nous ne distinguons pas, Fa est ce qui aura lieu au-delà de demain : le futur. L'homme est lié à son passé et il aime l'être à son futur qu'il ne connaît pas. Fa devine et dit le futur. Fa est un vaudou parce qu'il est connaissable, et il n'est pas un vaudou parce qu'il ne provoque pas la transe que le vaudou provoque. Au contact de Fa toute chose s'apaise.

Fa n'a pas de maison, ni de temple, Fa révèle ce qui est caché et il va de soi que Fa est invisible, on ne lui connaît ni sœur, ni frère, ni père, ni mère, parfois il a des femmes, parce qu'il n'est pas bon qu'un homme soit seul. On consulte Fa et c'est le bokonô qui sait lire le signe qui apparaît, car Fa a 16 signes fondamentaux qui sont aussi des dessins.

On consulte Fa quand on veut se marier, ou bien encore acheter un champ, vendre un bœuf, quand on dort mal ou quand les rêves sont mauvais, quand on est malade ou quand on veut des enfants, quand on est en dispute, quand on a perdu beaucoup d'argent et quand on veut en gagner, quand on revient au pays, quand on le quitte : on a le bokonô pour ça, qui consulte Fa. Et bien

souvent le bokonô nous conte une petite histoire dont le sens lève le voile de ce qui nous obscurcit. Il revient à chacun de chercher et de trouver.

Voilà Fa défini : c'est dans cet univers-là que je viens de créer un spectacle avec un metteur en scène français qui est en même temps écrivain : il a réécrit des récits du Fa et nous les avons concoctés et aménagés en spectacle. Il les a mis en scène et j'en suis le seul acteur. Ce spectacle est actuellement disponible.

Je vous donne un simple exemple de la manière dont ça se passe lorsqu'on va voir le bokonô : tu parles sur ta pièce de monnaie que tu donnes au bokonô et il remue l'amulette « *Oh Faïnoco, Faïgodo, Oh Faïnoco, Faïgodo, Oh Faïnoco, Faïgodo, Ohhhhh, Oh vieil homme, dèi homme il a dormi, dèi homme il a dormi, dèi homme il a dormi, dèi mado clé* » Et le signe qui sort a plusieurs histoires. Par exemple ce signe raconte une de ces histoires qui parle de la tortue qui est allée en guerre et qui a été « fléchée » à la tête. Voilà le monsieur qui est arrivé pour consulter : ce qui l'a amené à la consultation c'est tout simplement qu'il veut monter une entreprise avec des amis. Et lorsque la tortue va en guerre et qu'elle a été « fléchée » à la tête, ça veut dire qu'il y a trahison, parce que la tortue il faut bien la connaître pour la « flécher » à la tête, juste au moment où elle sort la tête ! Alors il faut faire un sacrifice pour qu'il n'y ait pas trahison dans l'équipe de celui qui veut organiser son entreprise. L'offrande peut être simple, le sacrifice peut être simple. Ça peut être une tortue séchée qu'on vend souvent dans nos marchés avec des fléchettes que l'on enfonce dans la tête de la tortue qu'on attache avec du fil noir, rouge, vert, jaune, et qu'on va jeter à la mer. Comme ça on a conjuré le mauvais sort. Le monsieur peut faire son entreprise, il n'y aura plus de trahison. ■